© CLE International, 2017
ISBN : 978 209 031757 2

JULES VERNE naît le 8 février 1828 à Nantes. Vingt ans plus tard, il s'installe à Paris pour commencer ses études de droit et suivre la tradition familiale : son père est en effet un célèbre avocat. Mais Jules Verne n'a qu'une idée en tête : écrire.

Il commence par le théâtre et, grâce à sa rencontre avec Alexandre Dumas, sa comédie *Les Pailles rompues* peut être jouée.

Tout en continuant à travailler pour le théâtre, Jules Verne écrit ses premiers romans. En 1862, il publie *Cinq semaines en ballon*. Cette œuvre connaît immédiatement un grand succès.

Encouragé par ces résultats, Jules Verne ne cesse alors de travailler. *Les Aventures du capitaine Hatteras* (1864), *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-1868), *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873), *Un capitaine de quinze ans* (1878), *Deux ans de vacances* (1888) et bien d'autres romans sont publiés pour la grande joie de ses lecteurs.

Il meurt à Amiens le 24 mars 1905.

Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Jules Verne nous fait voyager dans le monde mystérieux et fascinant des océans. Tout au long du roman, l'auteur nous fait découvrir une faune[1] et une flore[2] à la fois extraordinaires et fantastiques.

Mais ce roman ne serait pas complet sans son personnage mythique, le capitaine Nemo, inventeur génial du sous-marin *Le Nautilus*, personnage que Jules Verne nous permet de retrouver dans un autre de ces romans : *L'Île mystérieuse*.

L'image du capitaine Nemo, cet homme à la fois humanitaire et misanthrope[3], marque en effet chaque page du roman ; c'est à travers lui que les secrets de la mer nous sont dévoilés et, tout comme Aronnax, le narrateur de l'histoire, nous avons souvent le sentiment, au cours de notre lecture, d'être « prisonnier » de Nemo et de son *Nautilus*.

1. Faune : animaux de la mer.
2. Flore : plantes de la mer.
3. Misanthrope : personne qui n'aime pas la compagnie des autres.

Les mots ou expressions suivis d'un astérisque* dans le texte sont expliqués dans le Vocabulaire, page 59.

PISTE 1

NOUS SOMMES EN 1866. Depuis quelque temps, un événement étrange se produit ; un phénomène inexpliqué qu'on n'est pas près d'oublier.

En effet, plusieurs navires* ont rencontré, en mer, « une chose énorme », beaucoup plus grande et rapide qu'une baleine*. De quoi s'agit-il ? Personne ne le sait. Mais les langues vont bon train[1] et bientôt on ne parle plus que de ce monstre marin.

Le temps passe et le « monstre » continue à faire de temps en temps son apparition.

Le 13 avril 1867, un navire, du nom de *Scotia*, rencontre aussi le « monstre » mais, en plus, il est heurté par lui ce qui lui cause de nombreux dégâts.

L'affaire devient inquiétante et on décide de réagir.

Une solution est proposée par l'Amérique : il faut se débarrasser du monstre. On fait donc les préparatifs d'une expédition destinée à le poursuivre.

Peu avant, alors que j'étais à New York, comme j'ai déjà publié un livre intitulé *Les Mystères des fonds*

1. Les langues vont bon train : les gens parlent beaucoup.

sous-marins, le *New York Herald* m'a demandé d'écrire un article pour donner mon opinion sur le problème.

J'ai déjà examiné plusieurs hypothèses sur cet événement et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il s'agit d'un narval* géant. C'est ce que j'ai expliqué dans mon article.

Trois heures avant le départ de l'*Abraham Lincoln*, le bateau chargé de l'expédition, je reçois chez moi la lettre suivante :

Monsieur Aronnax, professeur au Muséum de Paris

Hôtel de la 5e avenue, New York

Monsieur,

Si vous voulez vous joindre à l'expédition de l'Abraham Lincoln, *nous serons heureux que la France soit représentée dans cette entreprise. Le commandant* Farragut a une cabine* à votre disposition.*

Très cordialement,

J.B. Hobson,

*Secrétaire de la Marine**

J'accepte immédiatement l'offre du gouvernement américain.

Je fais tout de suite mes bagages avec l'aide de mon fidèle domestique, Conseil, un homme fort et calme d'une trentaine d'années, dix ans plus jeune que moi.

PISTE 2

UN QUART D'HEURE APRÈS, nous quittons l'hôtel et nous nous rendons sur le bateau. Je demande aussitôt à voir le commandant Farragut. Un des marins* me conduit sur le pont* où je me trouve en présence d'un homme à l'air aimable qui me tend la main.

– Monsieur Pierre Aronnax ? me dit-il.

– Lui-même. Le commandant Farragut ?

– En personne. Soyez le bienvenu, monsieur le professeur. Votre cabine vous attend.

Je salue le commandant et vais m'installer dans ma cabine que je trouve parfaite.

– Nous serons bien ici, dis-je à Conseil.

– Tout à fait, monsieur, me répond celui-ci.

Je laisse Conseil défaire nos bagages et je remonte sur le pont pour suivre les préparatifs de départ du bateau.

Le commandant Farragut est un bon marin, digne du navire qu'il commande.

En ce qui concerne le « monstre », aucun doute pour lui. C'est un cétacé* et il va se battre contre lui pour en délivrer les mers. Il a donc emporté dans son bateau des appareils destinés à pêcher le gigantesque

cétacé : harpons[1], flèches, balles explosives, etc. Tous les moyens de destruction sont là. Mais il y a mieux encore. Il y a Ned Land, le roi des harponneurs[2].

Ned Land est un Canadien, du Québec, d'environ quarante ans, grand, fort et qui est le meilleur dans son métier.

Le commandant Farragut l'a engagé pour son adresse et son sang-froid[3]. Il faut être une baleine bien habile pour échapper à son coup de harpon.

Au bout de quelques jours, je peux dire que, Ned et moi, sans doute parce que nous parlons tous les deux le français, sommes devenus amis. J'ai beaucoup de plaisir à écouter ses récits de pêche en mer.

Le 30 juin, c'est-à-dire trois semaines après notre départ, le navire se trouve à la hauteur du cap Blanc. Jusque-là, le voyage s'est fait sans aucun incident. Nous rencontrons des bateaux de pêche américains qui nous apprennent qu'il n'y a aucune nouvelle du narval.

Nous poursuivons notre route. Le temps est favorable et le voyage se fait dans les meilleures conditions.

Le 20 juillet, le navire traverse le tropique du Cancer et se dirige vers les mers de Chine. C'est là que le cétacé est apparu pour la dernière fois !

1. Harpon : instrument qui a la forme d'une longue flèche.
2. Harponneur : personne qui pêche avec un harpon.
3. Sang-froid : calme

Pour tout dire, on ne vit plus à bord ! Vingt fois par jour, on examine la mer pour voir s'il apparaît. On croit le voir mais en vain.

Cette recherche inutile se produit pendant des mois. Le découragement[1] s'empare de tous.

Le 2 novembre, le commandant Farragut prend une décision. Si dans trois jours le monstre n'est pas apparu, le navire reprendra le chemin du retour.

Deux jours passent.

Demain, à midi, expire le délai fixé par le commandant.

La nuit approche. De gros nuages cachent la lune. Je suis appuyé à l'avant sur le bastingage* de tribord*. Conseil, posté près de moi, regarde devant lui.

– Que de temps perdu, lui dis-je, que d'émotions inutiles !

– Vous avez raison, monsieur, mais...

Conseil ne peut finir sa phrase. Au milieu du silence général, on entend la voix de Ned Land qui s'écrie :

– Le voilà ! Devant nous !

À ce cri, nous nous précipitons tous vers le harponneur.

L'obscurité est profonde et je me demande comment Ned a pu le voir. Mais il ne s'est pas trompé et tous, nous apercevons l'objet qu'il indique de la main.

À environ 500 mètres du navire, la mer semble être

1. Découragement : sentiment de tristesse que l'on éprouve quand on perd courage.

illuminée par-dessous. C'est le monstre qui, immergé à quelques mètres de la surface des eaux, projette cet éclat intense mais inexplicable.

– Ce n'est qu'un groupe de molécules phosphorescentes[1], s'écrie un membre de l'équipage*.

– Non, monsieur, dis-je. Cet éclat est électrique... D'ailleurs, voyez, voyez ! Il se déplace ! Il bouge en avant, en arrière ! Il s'élance sur nous !

– Machine en arrière ! s'écrie le commandant Farragut.

Les ordres sont immédiatement exécutés et le navire décrit un demi-cercle et s'éloigne du point lumineux. Mais je vois alors l'étrange animal se rapprocher de lui à une grande vitesse.

Le navire continue de fuir mais n'attaque pas. Étonné, j'en fais la remarque au commandant.

– Monsieur Aronnax, me répond-il, je préfère attendre le jour pour attaquer car nous sommes face à un puissant ennemi.

– Vous n'avez pas de doute sur la nature de l'animal, commandant ?

– Non, monsieur. C'est un narval gigantesque mais aussi un narval électrique.

Vers minuit, l'animal disparaît. Est-ce qu'il s'est enfui ?

Cependant, personne ne pense à dormir et on

1. Phosphorescent : qui donne de la lumière dans l'obscurité.

attend tous le lever du jour en faisant les préparatifs du combat.

À huit heures, il fait enfin jour. On examine l'horizon mais on ne voit rien.

La journée se passe sans autre nouvelle.

Enfin, le soir venu, Ned s'écrie tout à coup :

– Il est là, à bâbord*, par derrière !

Nous regardons tous vers le point indiqué. Là, à plusieurs mètres de nous, la clarté électrique de la veille est de nouveau apparue et nous distinguons un corps noir qui émerge[1] d'un mètre au-dessus de l'eau.

– Tout le monde est prêt ? demande le commandant. Alors, à l'attaque !

L'heure de la lutte a sonné.

Le navire se dirige sans bruit vers l'animal. On ne respire plus à bord. Un silence profond règne sur le pont. Ned Land, accroché d'une main au bastingage, lève son terrible harpon de l'autre. Tout à coup, son bras se détend et le harpon est lancé. J'entends le choc sonore de l'arme qui vient de toucher un corps dur.

La clarté électrique s'éteint alors et deux énormes jets d'eau tombent violemment sur le pont du navire, faisant tomber les hommes.

Un terrible choc se produit et, soudain, je suis précipité dans la mer.

Je suis d'abord entraîné à une certaine profondeur

1. Émerger : sortir de l'eau.

mais, comme je suis assez bon nageur, je parviens à remonter à la surface.

Je regarde autour de moi. La nuit est très obscure. J'aperçois l'*Abraham Lincoln* qui s'éloigne. Je me mets à crier :

– À moi ! À moi !

Mais en vain. Mes vêtements collent à mon corps et paralysent mes mouvements. Je coule. Soudain, mes vêtements sont saisis par une main forte et je me sens ramené à la surface. J'entends une voix familière me dire :

– Si monsieur veut bien s'appuyer sur mon épaule, il nagera beaucoup plus facilement.

Je saisis d'une main le bras de mon fidèle Conseil.

– Toi ! dis-je, toi ! Le choc t'a précipité dans l'eau en même temps que moi ?

– Non, monsieur, mais comme je suis à votre service, je vous ai suivi.

– Merci, mon ami et le navire ?

– Quand vous êtes tombé à la mer, le gouvernail* a été brisé par les dents du monstre ; le bateau ne répond plus.

– Alors, nous sommes perdus ! dis-je.

Nous continuons à nager. Comme nos vêtements nous gênent, nous nous aidons à retirer le plus lourd et nous reprenons notre nage.

Vers une heure du matin, je me sens épuisé. Conseil doit me soutenir.

La lune se lève alors et j'aperçois au loin le navire

mais aucune barque* à la mer.

Conseil crie de temps en temps :

– À nous ! À nous !

Tout à coup, j'ai l'impression qu'un cri répond à celui de Conseil.

– As-tu entendu ? dis-je à Conseil.

– Oui ! Oui !

Et Conseil pousse à nouveau un cri désespéré.

Cette fois, pas d'erreur possible ! Une voix humaine répond à la nôtre.

Conseil s'appuie sur mon épaule et se dresse en dehors de l'eau.

– Qu'as-tu vu ?

– J'ai vu... murmure-t-il... mais ne parlons pas, gardons toutes nos forces !...

Et nous nous remettons à nager.

Soudain, je heurte un corps dur et je m'évanouis. Peu après, je reviens à moi.

– Conseil ! dis-je.

C'est alors que j'aperçois un visage qui n'est pas celui de Conseil mais que je reconnais aussitôt.

– Ned !

– En personne, monsieur.

– Vous avez aussi été précipité à la mer ?

– Oui, monsieur, mais j'ai eu plus de chance que vous, car j'ai pu assez vite me réfugier sur un îlot flottant.

– Un îlot ?

– Oui, ou pour mieux dire, sur notre énorme nar-

val. Et je sais pourquoi mon harpon n'a pas pu le blesser : c'est parce qu'il est en acier.

Je suis très surpris d'entendre ce que dit le Canadien.

Je me souviens alors d'avoir heurté un corps dur et je me rends enfin compte que je suis couché sur ce corps dur. Je le touche et le doute n'est plus possible. L'animal, le monstre a été fait par la main de l'homme. Nous sommes sur le dos d'un bateau sous-marin !

– Mais alors, dis-je à Ned, cet appareil doit avoir un mécanisme pour se déplacer et des hommes pour le manœuvrer.

– C'est évident, répond Ned. Pourtant, voilà trois heures que je suis ici et il ne s'est rien passé.

– Ce bateau n'a pas marché ?

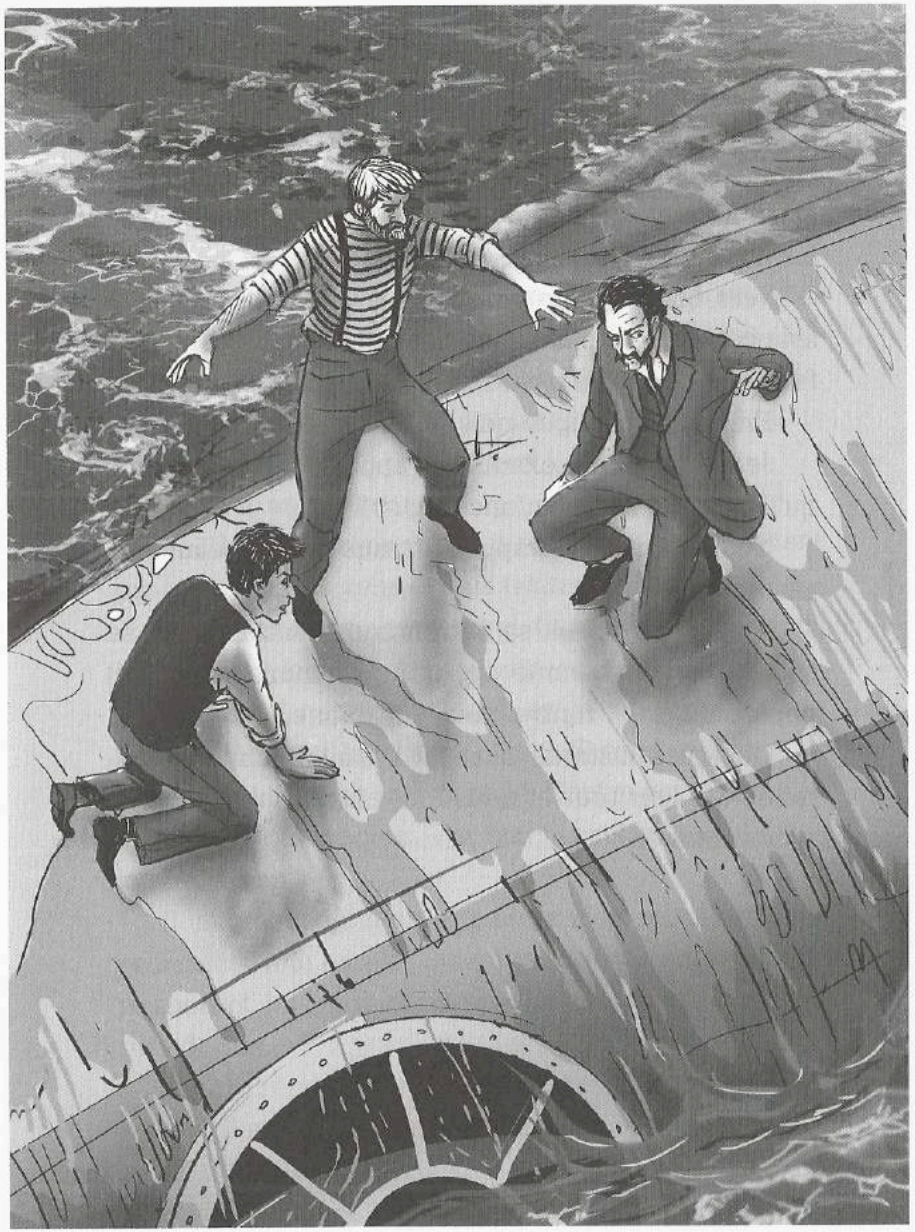
– Non, monsieur Aronnax. Il ne bouge pas.

C'est alors qu'on entend un bruit venant du bateau et il se met en mouvement. Nous avons juste le temps de nous accrocher à sa partie supérieure qui sort légèrement de l'eau.

– Tant qu'il navigue horizontalement, dit Ned, tout va bien. Mais s'il plonge, alors...

Je comprends qu'il devient urgent de nous mettre en contact avec les hommes de cette machine. Je cherche un panneau[1], une ouverture pour pouvoir entrer. Mais en vain. D'autre part, la lune vient de dis-

1. Panneau : surface plane (porte) que l'on peut ouvrir ou fermer.



paraître et nous sommes plongés dans une profonde obscurité.

Il est maintenant impossible d'être sauvés par le commandant de l'*Abraham Lincoln*. Il nous faut attendre la possibilité de nous mettre en contact avec les hommes de l'étrange machine.

Vers quatre heures du matin, l'appareil se met à avancer plus vite. Nous nous accrochons encore plus fortement pour ne pas tomber dans l'eau.

Enfin, cette longue nuit se termine. Le jour paraît.

Je commence à examiner l'appareil quand je sens qu'il commence à s'enfoncer dans l'eau.

Ned se met à frapper dessus en appelant au secours.

Soudain, un bruit se fait entendre, un panneau se soulève et un homme apparaît. En nous voyant, il pousse un cri et rentre dans la machine.

Quelques instants plus tard, huit hommes apparaissent à leur tour et nous font entrer dans le formidable appareil.

PISTE 3

DÈS QUE LE PANNEAU SE REFERME SUR MOI, on nous conduit dans une cabine que l'on referme aussitôt à clé, nous laissant tous les trois seuls. Avec les hommes qui nous ont conduits jusque-là, nous n'avons pas échangé un seul mot.

Ned est en colère.

– Voilà des peronnes peu aimables et qui ne savent pas accueillir les gens ! Nous traiter de cette façon !

– Calmez-vous, lui répond Conseil, et attendons patiemment la suite des événements.

Une demi-heure plus tard, on entend un bruit de verrous[1] et deux hommes entrent dans la cabine.

L'un est petit et très musclé. L'autre est grand et il a l'air fier et supérieur. Par son aspect, il semble être le chef à bord.

Il commence à nous examiner avec attention sans prononcer une parole. Puis il se tourne vers son compagnon et lui parle dans une langue que je ne comprends pas.

L'autre répond avec un hochement de tête puis, du regard, il semble m'interroger.

1. Verrou : système de fermeture qui permet de bloquer une porte.